

TEMPLON



KEHINDE WILEY

LE FIGARO, 22 avril 2022

Le retour de la biennale d'art de Venise

Par Valérie Duponchelle et Béatrice de Rochebouët

Publié le 22/04/2022 à 17:02, mis à jour le 22/04/2022 à 17:02



00:00/06:28



Marina Abramović *Count on Us*. Belgrade (2003). Installation vidéo à quatre canaux (couleur, son). Pat Verbruggen/Courtesy of the Marina Abramović Archives

REPORTAGE - Malgré l'Ukraine, très présente au cœur de cette 59e édition, joie et énergie s'expriment dans ces retrouvailles de la ville avec les artistes. En vedette, Les femmes et les minorités.

Ukraine, Ukraine. Jusqu'en février dernier, c'était un petit pavillon parmi des dizaines d'autres à l'Arsenal, l'un des deux grands sites de la Biennale de Venise qui, après deux ans de Covid, a repris ses aises sur la lagune entre soleil et pluie. La guerre dramatique conduite par la Russie en Ukraine a braqué les projecteurs sur ce pays vaillamment représenté par Pavlo Makov (63 ans), dont l'œuvre porte le titre explicite *The Fountain of Exhaustion, Acqua Alta*. Une cascade d'eau qui se déverse sur une pyramide d'entonnoirs bleutés et qui ne s'arrête pas de couler, comme une blessure ou un cycle éternel. Chose symbolique, le commanditaire de ce minuscule pavillon national avec une seule œuvre, porté par la solidarité internationale, est Katerina Chuyeva, ministre délégué pour l'Intégration européenne auprès du ministre de la Culture et de l'Information d'Ukraine. Jeudi après-midi, l'attaché de presse était littéralement pris d'assaut, comme un agent de stars au Festival de Cannes, brandissant la grille des interviews accordées à la minute près.

De l'autre côté de Venise, dans le quartier si vivant de Cannaregio, la Scuola Grande della Misericordia accueille jusqu'au 7 août, avec le soutien de la mécène Francesca Thyssen-Bornemisza, «*We are Defending our Freedom*» du Pinchuk Art Center de Kiev. L'oligarque ukrainien Victor Pinchuk, dont la fondation à Kiev est fermée depuis le 24 février, était là, jeudi soir, pour inaugurer officiellement un accrochage qui mêle stars plutôt sobres (Olafur Eliasson, Marina Abramovic, Damien Hirst, Murakami, JR) et artistes ukrainiens à fleur de peau. De feu Maria Primatchenko, figure de l'art naïf et symbole de l'Ukraine, dont les œuvres conservées au musée d'Ivankiv ont été détruites par un bombardement russe, à Boris Mikhaïlov, photographe humaniste né en 1938 à Kharkiv, dont le memento mori est tout simplement déchirant. Le président ukrainien, Volodymyr Zelensky était là, comme annoncé. Via un film de 4 minutes, pré-enregistré, qui a incité l'auditoire de 600 personnes à la «*responsabilité*», hic et nunc. L'aide, a-t-il martelé, est nécessaire maintenant. Dans un petit film, une infirmière à Marioupol a rappelé l'évidence: les films et les livres qui seront écrits sur ce qui se passe ne pourront pas s'y substituer. Une survivante de l'holocauste, 97 ans, désormais sous les bombes russes, est venue en personne lire un poème sur ceux qui meurent. La rock star Sviatoslav Vakartchouk a présenté son film sur la ville détruite de Kharkiv.

Les hommes en ville

Maria Primatchenko ouvre avec son joyeux *Épouvantail* multicolore de 1967 l'exposition internationale «The Milk of Dreams» de Cecilia Alemani aux Giardini. Ce choix simple met en avant la joie de l'art qui métamorphose la peur en créature domptée par la vie même. La commissaire italienne de cette 59^e Biennale de Venise donne ainsi le ton d'une édition aux couleurs chaudes, où la prédominance des artistes femmes et des minorités longtemps oubliées par l'histoire de l'art s'affirment avec force, appétit et couleurs. En 213 artistes venus de 58 pays (très peu de France) et quelque 80 commandes d'artistes, elle a créé un vrai théâtre de l'art, beaucoup plus positif que les éditions précédentes qui ciblaient le chaos du monde (magnifique première salle avec les sculptures de la Roumaine Andra Ursuta, 43 ans). Elle a rythmé son exposition de cinq «time capsules», trois aux Giardini et deux à Arsenal, qui invitent l'histoire moderne au cœur des contemporains et sont de purs bonheurs pour l'œil et l'esprit. Couleur safran comme une boîte à bijoux, la première est consacrée aux femmes surréalistes, de Leonor Fini, Leonora Carrington et Dorothea Tanning à Maya Deren, Jane Graverol ou Amy Nime. Ces rebelles sont en belle place, simultanément, dans «Surréalisme et magie: une modernité enchantée» jusqu'au 26 septembre à la Peggy Guggenheim Foundation.

De l'Argentine Ovariaci à l'Américaine Simone Leigh qui donne au Pavillon américain un nouveau souffle sculptural, de Paula Rego, l'artiste portugaise de l'École de Londres, à la Bâloise Miriam Cahn, c'est une «Cité des femmes» que Cecilia Alemani a composée avec un esprit plus féminin que féministe. À l'image de *Bendigame Mamita* de la peintre chilienne Cecilia Vicuna qui fait l'affiche de la 59^e Biennale, le message est celui de l'énergie, de la fantaisie, de la liberté assumée jusqu'au plus cru (feue la Viennoise Birgit Jürgenssen dans la lignée de Toyen, actuellement exposée au Musée d'art moderne de Paris). À Venise, les femmes sont fortes, comme le prouve la peintre sud-africaine Marlene Dumas à l'assaut des tabous et du corps au Palazzo Grassi, ou la grande sculptrice américaine du noir et du blanc, Louise Nevelson, à la Procuratie.

Le Théâtre de l'art emporte tous les courants. Black Live Matters, omniprésent, y gagne une reconnaissance vitale et joyeuse, du pavillon du Ghana à celui de l'Ouganda. Feue l'artiste cubaine Belkis Ayon impose ses formidables tableaux où le noir et le blanc disent tout. Hormis Francis Alÿs, qui a les faveurs des professionnels au Pavillon belge, les hommes sont plutôt en ville. Du Viennois Hermann Nitsch disparu lundi, soir de son vernissage à la Giudecca, à Bruce Nauman, magistral à la Pointe de la Douane. De Kounellis, Klein, Burri, Calzolari et Parmiggiani dans un accrochage muséal à San Giorgio Maggiore, à Anish Kapoor à l'Accademia et dans sa fondation au Palazzo Manfrin inaugurée mardi. Ils ont parfois des directeurs de musée comme curateurs, tel Christophe Leribault, directeur du Musée d'Orsay, pour le Californien Kehinde Wiley, défendu au prix fort à Paris par la galerie Templon (3 millions de dollars pour le cheval, *An archaeology of silence*, pièce unique pesant 4 tonnes!), au plus spectaculaire à San Giorgio Maggiore, ou Kathryn Weir, directrice du Madre de Naples, pour la peintre Claire Tabouret au Palazzo Cavanis. Ceux en manque d'idées pourront faire appel aux Radicants, la coopérative curatoriale et concentré de matière grise imaginés par Nicolas Bourriaud.

Biennale de Venise, jusqu'au 27 novembre.

